

Revue des Amis de Brantôme, 2006

Brantôme

face à l'historiographie de son temps

par

M. Xavier Darcos

Membre de l'Institut

À première vue, pour l'amateur d'histoire littéraire, la place de Pierre de Bourdeilles, dans la dernière partie du XVI^{ème} siècle, semble particulièrement originale. Ses *Mémoires*, turbulente brassée d'anecdotes colorées et de portraits truculents, n'ont guère d'égaux à l'époque. Au reste, il n'aurait pas déplu au Seigneur de Brantôme de faire figure d'«inclassable». Pourtant, il ne peut ignorer qu'il publie dans un moment-charnière, où l'écriture de l'histoire s'émanipe et s'impose : elle renonce à la myopie et à la fragmentation des annalistes, elle s'affranchit de la partialité des vieux chroniqueurs, elle quitte l'éloquence emphatique, imitée des Anciens, au profit d'une méthode plus véridique. Il est donc intéressant de chercher à cerner la place et la spécificité de Brantôme dans ce courant historiographique, pour voir ce qu'il en retient ou comment il s'en démarque, se ménageant ainsi une influence qui lui est propre sur notre littérature.

La vogue de l'histoire

Les mémorialistes sont nombreux, entre 1560 et 1590. Mais ils sont guidés par des motivations fort diverses : plaidoyers *pro domo* ; volonté de fixer une image de soi à des fins privées ; justifications politiques, religieuses ou militaires, etc. On a l'impression que, dans cette période violente et confuse, dominée par la guerre civile, chacun tente de cerner ses propres engagements. Le retour à soi est d'abord fuite de l'aliénation publique : Montaigne le dit assez. Dans cette profusion, auquel de ses contemporains comparer Brantôme ? À l'homme de guerre Blaise de Montluc qui, dans ses *Commentaires*, légitime une répression brutale et recommande à ses lieutenants de «faire grande tuerie pour donner l'épouvante» ? Délaissant ce capitaine rhéteur, faudra-t-il rapprocher Brantôme de Pierre de l'Estoile dont les *Mémoires-journaux* consignent les menus faits du quotidien privé ? Ou bien encore, se tournera-t-on vers Agrippa d'Aubigné qui, dans *Ma vie à mes enfants*, se donne en exemple pour inciter sa descendance à demeurer inébranlable et militante en la foi protestante ? Il est clair que l'auteur des *Dames galantes* paraît original : il ne s'inscrit ni dans l'ostentation de la soldatesque, fût-elle héroïque, ni dans l'intimisme de la bourgeois, fût-elle conciliante, ni dans le prosélytisme chrétien, fût-il réformateur.

L'indépendance d'esprit de Brantôme lui donne une apparence d'autant plus rebelle que le contexte intellectuel du moment semble décisif dans la constitution commune d'une méthode historique. La critique moderne souligne que l'histoire, au sens scientifique du mot, prend un essor particulier dans la seconde partie du XVI^{ème} siècle, Certes, l'historiographie critique reste fortement obnubilée par la mentalité religieuse. Ainsi un historien, fort sérieux par ailleurs, tel que le protestant La Popelinière (*Histoire des histoires*, 1599) définit les tempêtes comme des

jugements du Ciel, ou les tremblements de terre comme des avertissements divins. On est encore loin du rationalisme de Fontenelle. Mais ces conceptions providentialistes de l'histoire, qui prévaudront jusqu'à Bossuet, n'interdisent pas une recherche méthodique des facteurs humains et des déterminismes objectifs. Ainsi, l'historien se livre à des attendus moraux, ou psychologiques, et à des analyses des comportements humains. Ronsard lui-même dans sa *Franciade* (1512) - ratage poétique, pourtant - semble fasciné par les grandes individualités qui façonnent le destin de l'humanité. Cet élan vers une «méthode» déterministe est si puissant que Ronsard n'hésite pas à cerner la psychologie des Francs par le truchement d'un atavisme supposé, celui des Troyens, dont nous descendrions ! Cette fable paraissait déjà «frivole» à Estienne Pasquier, dans ses *Recherches de la France* (publiées à partir de 1560), mais elle n'en est pas moins révélatrice, malgré son aberration, d'une tendance à rédiger une «histoire totale» et continue, fondée sur un système cohérent de causalités.

Le désir général d'une méthode historique

Malgré ces pesanteurs intellectuelles et religieuses, le désir de constituer une science de l'histoire se manifeste de deux façons : on cherche à arracher à l'oubli les lambeaux du passé national ; on tente de dégager une logique de l'histoire des hommes. Dans les deux cas, il s'agit bien de réconcilier la conscience humaine avec l'État, plus que de s'enfermer dans une chronologie tatillonne. Cette aspiration est si forte que les penseurs de l'époque recommandent d'éviter les fioritures d'une éloquence qui voilerait les «leçons de l'histoire», Montaigne (*Essais*, II, 10) exige «*la matière de l'histoire, nue et informe*», tandis que Jean Bodin (*La République*, 1576) affirme incompatibles «*l'agrément et la vérité*».

L'ambition historiographique du moment est résumée par le titre du même Bodin; *Methodus ad facilem historiarum cognitionem* (1566). Ce rigoureux traité préfigure les travaux modernes. L'auteur y distingue trois histoires ; l'humaine, la naturelle et la sacrée. Il essaie de proposer une vision du devenir historique, fondée sur un optimisme chrétien (selon lequel le développement du christianisme s'accompagne d'une progression des mœurs). Il refuse de considérer comme témoignage scientifique les documents subjectifs (du type des chroniques stipendiées ou politisées). Il prend en cause les déterminismes géographiques, notamment climatiques (cent quatre-vingts ans avant la «théorie des climats» de Montesquieu). Il mesure le poids des institutions politiques dans la causalité historique (comme le fera, là encore, *L'Esprit des Lois*). Cette méthodologie vise à une sorte d'histoire universelle, quasiment à une anthropologie. Le courant savant des Libertins, au XVI^{ème} siècle, d'où est issu Pascal, sera grand lecteur de Bodin.

Autre exemple : Estienne Pasquier (cf. *supra*). Ses *Recherches* s'intéressent notamment à l'histoire littéraire de la France, depuis les «*origines de la poésie*». Ambitieux et impossible dessein, qui dessine cependant une logique ascensionnelle, celle d'un «progrès» dont l'aboutissement est la «*grande flotte des poètes*» du règne d'Henri II (1541.1559). Ce jugement de Pasquier, en la matière, n'est pas faux. On retrouve des conceptions analogues chez Claude Fauchet (*Recueil de l'origine de la langue et poésie française*, 1581). Ce magistrat savant reste assez prisonnier du préjugé majeur de l'époque, c'est-à-dire du triptyque habituel : antiquité / décadence médiévale / renaissance humaniste. Mais il s'agit, malgré tout, ici encore, d'un intelligent effort pour donner une cohérence à la lecture du temps pris dans la longue durée. Ces vues systématiques ont leur revers. Elles font du livre d'histoire une apologie du présent tel

qu'il devrait être. Il est caractéristique que les historiens soient tous, peu ou prou, dans le clan des «Politiques», ceux qui s'opposent à la Ligue ou à l'ultramontanisme jésuite. Ce sont des réformateurs, tel l'historiographe royal Du Haillan (*Histoire de la France, 1576*) qui valorise le rôle «progressiste» de la monarchie. Ce sont aussi des modérés, un brin pessimistes, comme Auguste de Thou (*Historia mei temporis, 1604*) qui prône la réconciliation nationale et recherche une définition laïque de la société civile. Enfin, ce sont des Réformés comme La Popelinière (cf. *supra*) ou comme Agrippa d'Aubigné (*Histoire universelle, 1618*). Ce dernier, malgré ses violences sectaires, manie utilement les thèses théologiques qui promettent l'avènement de la Cité évangélique parmi les hommes. Il rejoint par là les théories du progrès continu des destinées humaines, dans une sorte d'anticipation brouillonne d'un Teilhard de Chardin, si l'on peut oser cet anachronisme incongru mais éclairant.

Brantôme ou l'exception

Revenons à Brantôme, restitué dans ce contexte historiographique fécond. Fondamentalement, ce qui le distingue d'emblée, c'est l'absence de tout dessein apologétique. Se refusant à être un homme de parti, sans passion, sans haine, sans narcissisme, il est accueillant aux idées comme aux hommes, facilement séduit par les grandes figures individualistes et par les personnages de haute volée. Ni moraliste ni penseur, il paraît indifférent à toute philosophie de l'histoire, à tout système global d'explication. Il ignore les causes déterminantes et les reconstructions mentales des faits passés. Il procède par digressions, discoureur atypique, complice plus que témoin. On a l'impression que les souvenirs se pressent pêle-mêle, dans la discontinuité. Le principe de re-jouissance par la narration reste l'aiguillon le plus fort ; «je fais beaucoup de petits faits contes [...] me contentant d'en renouveler la souvenance et en tirer autant de plaisir».

Il faudrait sans doute, ici, faire intervenir des données biographiques, voire psychocritiques, pour comprendre l'écriture de Brantôme. Sa courte vision de l'histoire est conditionnée par les données de son vécu. Voyageur aventureux et courtisan inconséquent, Brantôme a toujours paru immergé dans l'activisme, courant après l'événement - comme cette bataille de Lépante qu'il a manquée - ou tentant vainement de l'anticiper - comme cette expédition pour le Pérou qu'il rassembla à Brouage -, mais ne le maîtrisant, au fond, jamais. Selon la formule de V,-L. Saulnier¹, c'est «un homme inachevé» qui tente de se récupérer par la plume, en une vocation accidentelle dont il se serait bien passé s'il avait pu choisir. Ce travail compensatoire du bretteur déçu paraît même tourner à la revanche sur le réel : le gentilhomme mis hors-jeu, handicapé, mal récompensé, accablé de procès, peuple sa solitude et son inactivité contrainte de souvenirs hardis. Il convoque les événements et les êtres, pour les réanimer et les produire dans une sorte de réactivation concrète qui tient bien souvent du psychodrame. Il revit (on ne saurait être plus explicite) «ces jeunes ans, auprès desquels tous empires et royaumes ne sont rien». Ce jeu du fantasme implique trop fortement le «moi», à la fois acteur et conteur, pour que le recul panoramique et les vues en surplomb soient possibles. Brantôme est moins un mémorialiste qu'un homme qui se remémore. Il s'agit bien d'une «mémoire» (au féminin des plus singuliers) et non de mémoires (au masculin que le pluriel fait neutre). À cet égard, Brantôme intéresse la littérature (et ses méthodes analytiques modernes) plus que l'histoire. Seuls des écrivains s'en sont d'ailleurs inspirés : Mme de Lafayette (autre nostalgique de la cour des Valois), Saint-Simon (dont l'itinéraire, de la

¹ *La Littérature française de la Renaissance*, PUF,1952

désillusion à la compensation, est si comparable), Rousseau (pour lequel l'œuvre est, de même, reconquête jouisseuse d'un passé échoué), Balzac (qui ne croit à l'histoire que par la compilation des saisies individuelles), Mérimée (habité par la même nostalgie sensuelle et recourant à une esthétique identique), etc. L'étude des filiations brantômiennes en littérature reste à réaliser. Elle serait plus intéressante que l'habituelle insistance sur cette grivoiserie pour barbons du Second Empire dont on nous rebat les oreilles - sans seulement s'aviser qu'elle ne prend tout son sens que dans la tradition rabelaisienne du «bas corporel» définie par M. Bakhtine². Lu par ses contemporains, Brantôme n'aurait, d'ailleurs, guère fait scandale, pas plus que les poésies de Louise Lobé ou celles, plus salées, de Marc Papillon de Lasphrise³. Et même ses lecteurs des années 1660 (quand paraîtra enfin la première édition) le rapprocheront, innocemment, de La Fontaine et de ses *Contes*. La réception des *Dames galantes* a beaucoup évolué, mais elle a longtemps souffert d'une réputation, née au XIX^{ème} siècle, pendant la vogue des romans de cape et d'épée, de chronique «Renaissance» des dépravations, avec ses rôles obligés : ses corrompus, ses courtisanes et ses empoisonneurs. Ceux qui courront au texte pour rassasier une curiosité excitée par ces préjugés risquent d'être dépités. En tout cas, pour revenir à l'essentiel, la lecture, en diachronie, de Brantôme n'a jamais été univoque. C'est le propre de toute grande œuvre de rester, selon le mot d'Umberto Eco, «ouverte».

Une morale et une écriture hors des systèmes ?

Ainsi, non seulement Brantôme rédige un texte *sui generis* qui se démarque de l'esprit historiographique de son temps, mais encore la singularité de ses *Mémoires* est telle que leur survie, auprès des générations successives de lecteurs, est en constante réévaluation. Irréductible à des schémas simples et à l'esprit de système, l'individualité de Brantôme fait éclater les carcans. Tel qu'en lui-même enfin, il se met en scène, omniprésent dans ses divers récits. Mais, comme le *Neveu de Rameau* chez Diderot, «*toute sa morale est en action*». Les histoires sont vues du dehors, dans le mouvement, crûment. Elles parlent d'elles-mêmes sans qu'il soit besoin de jouer les penseurs en parsemant les faits de considérations morales ou philosophiques. Est-ce à dire que Brantôme n'a pas d'idées, ou qu'il s'en méfie, comme son contemporain Montaigne ? Sans doute que non. Dans un temps de fanatismes et de calculs politiques, il se refuse à toute idéologie. Il s'en tient à l'idéal simple de la bravoure - d'où son «espagnolisme», comme aurait dit Stendhal, jusque dans son lexique. Il se laisse facilement éblouir par les Grands, par les richesses de la Cour. Là où d'Aubigné, dans ses *Tragiques*, s'indigne des splendeurs royales qui masquent décadence et corruption, Brantôme, lui, s'enivre de ces fastes, presque ingénument. Il aime admirer. Le monde est scène (Shakespeare aussi est du même âge que lui) et spectacle. Ainsi, même son goût pour le corps doit-il être jugé sous cet éclairage : si l'amour courtois se dégrade en ébats physiques et en divertissements voluptueux, c'est que Brantôme refuse le mensonge des «discourans». Seule la nature parle vrai.

Le style de Brantôme nous semble, dans cette optique, plus parlé qu'écrit. Comme un

² M. Bakhtine, *L'oeuvre de Rabelais et la Culture populaire au Moyen Age et sous la Renaissance*, Gallimard 1970.

³ Sur ce dernier, voyez l'édition, en collection Pléiade, des *Poètes du XVIème siècle*, par A.-M. Schmidt.

diseur, il retrouve d'instinct la formule pittoresque, le tour vif, le mot chantant. Aussi reste-t-il lisible directement pour un lecteur d'aujourd'hui, ce qui n'est pas le cas des historiens de son temps, ni de Montaigne. Ce «parler-vrai», là encore, explique les coq-à-l'âne, les digressions, les redites, Et Brantôme a bien raison. Pendant que les moralistes et les historiens dénoncent les déguisements et l'imposture, ils ajoutent aux livres qui se feront doctrinaires ou dominateurs, sous prétexte de dissiper les erreurs du monde. Personne, mieux que les hypocrites ou les idéologues (et le XVI^{ème} siècle n'en a pas manqué), ne sait discourir contre la fausseté. C'est faire œuvre de modestie et de vérité que d'accepter de reproduire, dans l'écriture, le désordre et la discontinuité d'une vie, forcément saisie dans ses désirs et ses rebondissements.

Le genre littéraire des «Vies»

Il n'en demeure pas moins que Brantôme, comme tout «seigneur provincial et/ou courtisan de son temps, a reçu une culture d'honnête homme. Le titre qu'il donne à ses œuvres (*Vies des dames galantes ; Vies des hommes illustres et des grands capitaines*) s'inscrit forcément, à ses yeux comme à ceux de ses lecteurs potentiels, dans une tradition. Pour cerner cette «transtextualité», on peut supposer que Brantôme, n'ignorant pas les grands classiques de l'Antiquité ressuscités par l'Humanisme, n'est pas mécontent de perpétuer un genre, celui des «*Vies*» où s'illustrèrent jadis Tacite, Suétone ou Varron, figures tutélaires de la littérature latine et, partant, de la Renaissance. Mais ces grands aînés nous paraissent bien ombrageux et didactiques. La comparaison, quelle qu'ait été l'intention de Brantôme, semble un peu écrasante.

En revanche, le «*best seller*» de la fin du XVI^{ème} siècle peut nous éclairer : il s'agit de la traduction, publiée par Jacques Amyot en 1559, des *Vies parallèles* de Plutarque. Ce recueil de biographies fut le livre de chevet des «intellectuels» de l'époque, notamment de Montaigne qui le cite souvent avec ferveur, le nommant son bréviaire. Brantôme connaît cette édition et il peut mesurer son succès public, Les *Vies parallèles* proposent un répertoire d'exemples admirables ; une galerie de grands hommes (et non de héros légendaires ou abstraits), saisis dans leur individualité la plus énergique, passionnants par leurs qualités comme par leurs défauts. Amyot voulait que ses personnages fussent parlants, frappants, faciles à mémoriser. Il donna à ses anecdotes un air d'aisance et de grandeur qui séduisit d'emblée les honnêtes gens. Sans doute Brantôme a-t-il perçu quel parti tirer d'une telle réussite. À son tour, il projette de dévoiler «discours, devis, contes, histoires, combats, actes, traicts, gentillesses, mots, nouvelles, dits, faits, rodomontades et louanges de tous les personnages de son temps ayant compté par le rang et la valeur». C'est résumer là ce que voulurent faire Plutarque et, à sa suite, Amyot. Tout se passe comme si Charles Quint, Ferdinand d'Aragon, Cosme de Médicis, Philippe II, César Borgia, Louis XI, Bayard ou François Ier *et ceteri* prenaient, en littérature, la succession des Grecs illustres, On a peut-être tort d'insister sur le côté ludique de la verve brantômienne. Certes, elle a voulu captiver, mais sa santé et sa bonne humeur cachent une ambition plus haute. Brantôme, qui se flatte d'avoir su mettre «de la sérosité et de la joyeuseté meslées ensemble», n'avait pas perdu de vue le projet profond de l'Humanisme : offrir à tous ce qui vient des élites, «pour s'en instruire et pour s'en amuser». Il est bien, à sa manière, homme de son temps.